

## SUR L'ÉTYMOLOGIE DU LATIN *VIRGŌ* «VIERGE»<sup>1</sup>

*Résumé* : Dans l'étude qui va suivre, on se propose d'étudier le dossier étymologique du lat. *uirgō* « vierge » qui est adjectif et substantif. En synchronie, le lexique latin fait s'opposer *uirgō* à *mulier* « femme », lequel présente une nette connotation sexuelle, ainsi dans le tour *mulierem reddere* « faire devenir femme, ôter la virginité d'une jeune fille ». En regard de la formule hittite *natta=arkant-* « (femelle) non-montée », qui se dit notamment des brebis et autres génisses, il est loisible d'expliquer ce terme obscur qu'est le lat. *uirgō* par un composé privatif i.-e. *\*h<sub>1</sub>u<sub>1</sub>i-h<sub>1</sub>r̥g<sup>h</sup>-ō<sup>n</sup>* « non-montée ». Ce terme hérité se rattacherait ainsi à la grande racine *\*h<sub>1</sub>erǵ<sup>h</sup>-* « monter, saillir » qui relève de la langue technique des éleveurs.

### 1. étude sémantique

#### 1.1. étude phraséologique

Le lat. *uirgō*, *-īnīs* appartient au plus vieux fonds de la langue. Ce terme, ancien et technique, a passé dans les langues romanes (it. *vergine*, esp. *virgén*, port. *virgem*, fr. *vierge*). Le nap. *zberǵenare* « utiliser pour la première fois » (*ML* : 782) reflète un étymon lat. vulg. *\*ex-uirgināre* « ôter la virginité » (comme le français argotique *dévierger*). Pris absolument, ce terme est substantif : lat. *uirgō* f. « jeune fille, vierge ». Le pluriel *uirginēs* désigne les *Vestales* ou les *Danaïdes*. Comme de bien entendu, les auteurs chrétiens désignent par *Virgō* la *Vierge Marie*. Le terme *uirgō* est un adjectif épïcène : on relève les expressions *Minerua uirgō* « la chaste Minerve » (Cic., *Verr.* 4, 123) et *uirgō dea* « Diane » (Ov., *M.*, 12, 28), ainsi que *puer uirgō* « jeune garçon vierge »<sup>2</sup>. Le terme n'est pas réservé aux seuls humains, mais se dit volontiers des animaux : *equa uirgō* « jument vierge » (Plin. 28, 147) et *porca uirgō* « truie vierge » (Mart. 13, 56, 1). Pris figurément, on lit le tour *terra uirgō* « terre vierge » (Plin. 33, 52). Notons enfin que le lat. *uirgō* est l'un des termes les plus anciennement attestés en latin ; il figure sur l'inscription dite de *Duenos* (*CIL* 4), et signifie « jeune fille vierge » en contexte d'oaristys :

IOVESAT DEIVOS QOI MED MITAT NEI TED ENDO COSMIS VIRCO SIED

/j̄ouesāt deiv̄ōs k<sup>u</sup>oī mēd mitāt : neī tēd=endo kosmis uirgō s<sup>i</sup>j̄ēd/

« Il [le] jure sur les dieux, celui qui m'offre<sup>3</sup> en présent :

si la jeune fille n'est pas aimable avec toi »

#### 1.2. un coupe antonymique méconnu : lat. *mulier* et *uirgō*

Dans la synchronie du lexique latin, c'est *mulier* f. « femme » qui s'oppose nettement

<sup>1</sup> Paru dans les *Studia Etymologica Cracoviensia* 19, 2014, 59-70.

<sup>2</sup> Tour attesté chez Marcellus Empiricus (*de Medicamentis*, 7, 15). Pour évoquer la virginité d'Adam, Tertullien (*Virg.* 8, 3) préfère utiliser l'adjectif *integer* (*Sic etiam Adam, adhuc integer, uir in Genesi est cognominatus* « Voici pourquoi Adam, quoiqu'il fût encore vierge, fut appelé 'homme' dans la *Genèse* »).

<sup>3</sup> Sens de v.-lat. MITAT d'après VINE (1999 : 297). Dossier comparatif chez GARNIER (2010a : 462).

à *uirgō* « vierge », jamais *uxor* « épouse »<sup>4</sup>. La traduction précise de ce terme obscur semble bien être « jeune personne qui n'est plus vierge ». La connotation sexuelle est évidente dans les tour *mulierem reddere* « faire devenir femme » qui commute avec le dénominateur obscène *mulierāre*<sup>5</sup> valant *pēdīcāre* (ADAMS, 1982 : 195). On saisit par là la nuance péjorative du diminutif *muliercula* « traînée, putain » qu'affecte d'employer Cicéron dans sa charge contre la troupe de Catilina (*Cat.*, 2.10.23, *Num suas secum mulierculas sunt in castra ducturi ?* « Emmèneront-ils leurs courtisanes dans leur camp ? »). Le terme *mulierōsitās* est un *hapax* employé par Cicéron (*Tusc.* 4.11.25) pour rendre le gr. *φίλο-γύνεια* f. « amour des femmes, attirance excessive<sup>6</sup> pour les femmes ». Même chez le très sobre Tacite, le n. pl. *muliebria* (*An.* 14, 60) désigne les *parties sexuelles* de la femme.

Le lat. *mulier*, *-ēris* f. \*« femme aux mœurs légères »<sup>7</sup> (< \**mulijār*<sup>8</sup> < \**mulijālis*)<sup>9</sup> reposerait sur un verbe expressif \**mulio*, *-ere* « baiser » (< i.-e. \**m<sup>h</sup>l(h<sub>2</sub>)-je/o-* « moudre »)<sup>10</sup>, qui serait le strict cognat du gr. *μύλλω* « baiser, besogner » (< \**μύλ-γω* « moudre »), attesté chez Théocrite (4, 58)<sup>11</sup> et qui est un terme fort dépréciatif selon Eusthate<sup>12</sup>. Le déverbal \**mulijālis* serait à \**mulio* ce que le quasi-participe *μυλλάς* f. « catin, fille publique »<sup>13</sup> est à *μύλλω*. Le dérivé \**mulijālis* serait ainsi du même type que *furi-ālis* en regard de *furiō*, *-ere* « être en fureur ». Pour rendre compte de l'adjectif *muliebris* « efféminé, mou » il est loisible

<sup>4</sup> Il n'est que de citer le fameux passage de Quintilien (6.3.75), *Cicero obiurgantibus quod sexagenarius Publiliam uirginem duxisset*, « *cras mulier erit* » inquit « À ceux qui le blâmaient d'avoir épousé Publilia, qui était encore vierge, alors que lui-même avait soixante ans, Cicéron répondit : 'demain elle ne le sera plus' ».

<sup>5</sup> Verbe attesté chez Varron (*Mén.*, v. 205 : *hic ephebum mulierauit* « il sodomisa le jeune garçon »).

<sup>6</sup> Ce composé dépréciatif relève de la même sphère sémantique que *φίλο-ποσία* f. « amour de la boisson ».

<sup>7</sup> Le lat. *mulier* serait ainsi un ancien terme argotique (« poulette, nana, copine »), devenu secondairement un terme non-marqué (« femme ») en latin-même, avant d'évincer le terme noble *uxor* f. « épouse », qui n'a point passé dans les langues romanes (cf. esp. *mujer* « femme, épouse »). De même, l'ancienne désignation de la femelle (lat. *fēmina*) aboutit en français moderne aux acceptions d'*être humain de sexe féminin* et d'*épouse*.

<sup>8</sup> Forme peut-être attestée en vieux-latin sur l'inscription fragmentaire dite de l'autel de Corcolle (*CIL* 2833a) étudiée par B. VINE (1993 : 67, n. 7 et 80), lequel propose une lecture \*MULIAR[ pour le passage B3. D'un point de vue phonétique, on peut admettre un ancien paradigme \**muliar* /mū.lī.jār/, *mulieris* /mū.lī.jə.rīs/.

<sup>9</sup> Il est difficile de se ranger aux vues de KLINGENSCHMITT (1992 : 130) qui pose un comparatif féminin fossile i.-e. \**m<sup>h</sup>l-ies-ih<sub>2</sub>* « la meilleure » (lexicalisé au sens de *favorite*), en relation apophonique avec le masculin *melior* (< \**mél-īōs*) « meilleur ». Si le dossier phonétique est évidemment très difficile, ainsi que le remarque à bon droit de VAAN (2008 : 393), le dossier sémantique est plus désespéré encore : nulle part dans la civilisation romaine (même aux âges archaïques !) il n'est question de polygamie ni d'épouse favorite.

<sup>10</sup> Le vocalisme \**u* substitut du degré zéro « régulier » est un trait populaire, qui se retrouve dans le gr. *μύλη* f. « meule » ainsi que dans l'arm. *ml-ukn* « pressoir » (< \**mul-ūkən*). On notera le verbe expressif *ml-ml-em* « froter » (< \**mul-mul-*), ainsi que le type *ma-mul* « presse ». Ce traitement phonétique anormal se retrouve pour la racine \**b<sup>h</sup>erh<sub>2</sub>-* « s'agiter vivement » (*LIV*<sup>2</sup> : 81), soit celle du lat. *furiō* « être furieux » (< \**b<sup>h</sup>ur(h<sub>2</sub>)-je/o-*) et du gr. *πορφύρω* « bouillonner » (< \**φῶρ-φῶρ-γω*), strict cognat de l'arm. *p<sup>r</sup>r-p<sup>r</sup>ur-k<sup>c</sup>* « écume » (< \**p<sup>r</sup>ur-p<sup>r</sup>ur-*) selon MEILLET (1935 : 122). Le grec possède d'ailleurs un verbe expressif *μοιμύλλω· θηλάζω, ἐσθίω* (Hsch.) « sucer, manger » qui s'analyse en un gr. com. \**μῶλ-μῶλ-γω* « presser encore et encore, mâchouiller ».

<sup>11</sup> La métaphore sexuelle de la femme, écrasée par l'homme comme par une *meule*, existe aussi en latin, notamment chez Horace, qui emploie le préverbe *per-molere* « sauter, baiser » (*S.*, 1.2.35).

<sup>12</sup> Ainsi Eustathe (1885, 22) écrit-il, au sujet du verbe *μύλλω* que ce dernier ne se dit jamais qu'en mauvaise part, et à propos d'une union déshonnête (*ἐπι μίξεως οὐ σεμνής*).

<sup>13</sup> Avec le même suffixe que *τριβάς* f. « femme qui se masturbe avec un *olisbos* » (litt. « frotteuse »), en regard d'un moyen *τριβομαι* \*« se froter, se caresser ». Noter l'acception de *τριβάς* f. « pilon ».

de poser un dérivé \**mulijābris*<sup>14</sup> avec le traitement phonétique de la séquence \*-ijā- > -ijē- posé par LEUMANN (1977 : 54) pour le latin vulgaire. Ces faits conduisent à supposer l'existence d'un déverbatif \**mulijā*, -ae f. « action de baiser » (soit le type *furia*) source des dérivés secondaires \**mulijā-lis* « fille qui a des relations sexuelles, qui n'est plus vierge » ainsi que \**mulijā-bris* « (homme) bon à baiser, homme efféminé » (< \**mulijā-bilis*). Les deux suffixes complexes -ā-lis et -ā-bilis ne sont point interchangeable : en latin, X-ā-lis signifie « caractérisé par X », ainsi *furiālis* « en rapport avec la *furia* », ou bien sous une forme élargie, *genitālis* « relatif à la génération, qui engendre, fécond », tandis que X-ā-bilis implique la possibilité passive de subir X : « susceptible de subir X », soit le type *laud-ā-bilis* « qui mérite d'être loué ». Le terme de base \**mulia* « action de \**mulere* » est un postverbal, du type de *foria* f. « diarrhée, foire » en regard de *con-foriō*, -īre « avoir la foire »<sup>15</sup>.

## 2. état de la question : un terme obscur

Si le terme primitivement vulgaire *mulier* « fille dévergondée, fille devenue femme » peut s'expliquer à l'intérieur-même du latin, il n'en va pas de même pour son antonyme *uirgō* « vierge, fille vierge », qui est, pour sa part, totalement immotivé. Il est sans doute vain de vouloir rapprocher *uirgō* de *uirga* f. « baguette, rameau, verge », en posant un dérivé à suffixe caractérisant \*-ōn- (*WH* II : 799)<sup>16</sup>. Il n'y aucune trace d'emplois métaphoriques de lat. *uirga* au sens de \*« jeune pousse, jeune enfant » qui puissent rappeler l'emploi métaphorique du terme hom. ἔρνος n. « jeune pousse, rejeton »<sup>17</sup>. De surcroît, le sémantisme fondamental du lat. *uirgō* repose sur la notion de chasteté et de virginité sexuelle. De même, il est difficile de poser un dérivé secondaire \**uirgō* « verneur, jeune fille en fleur » forgé sur le verbe *uireō* « être vert ». En plus du dossier sémantique, l'attestation de *uirgō* dans l'inscription de Duenos rend plus qu'improbable la possibilité d'une syncope. Il n'est pas non plus vraisemblable de poser un dérivé secondaire du lat. *uir* m. « homme mâle », car la place est déjà prise par le terme plautinien *uirāgō* f. « gaillarde, femme robuste hommasse »<sup>18</sup> qui reposerait, selon PINAULT (2001 : 96), sur un terme \**uir-āx* « force virile »<sup>19</sup> selon le rapport dérivationnel qu'on observe entre le type *uorāgō* f. « gouffre, abîme » (< \**g<sup>h</sup>orh<sub>3</sub>-eh<sub>2</sub>-k-h<sub>3</sub>ō<sup>n</sup>*) et le type *uorāx* « vorace » (< \**g<sup>h</sup>orh<sub>3</sub>-éh<sub>2</sub>-k-*)<sup>20</sup>.

<sup>14</sup> Noter la scansion [u u l i j ā b r i s] de l'adverbe *mūlīēbrītēr* « comme une femelle » qu'on relève chez Horace, dans la fameuse ode de victoire intitulée *Nunc est bibendum* (*O.*, 1.37.22).

<sup>15</sup> Ce verbe doit s'expliquer par un emploi obscène du nom de la *porte* (lat. *foris*) au sens d'*anus*, à l'instar du gr. *θύρα* f. « porte » qui signifie communément « anus » (GARNIER, 2010b : 193, n. 37). Le verbe \**foriō* devait signifier « aller à la selle, déféquer » et *con-foriō* « (se) conchier ».

<sup>16</sup> Un tel rapport dérivationnel s'observe entre *turba* f. « trouble » et *turb-ō*, -īnis m. « tourbillon ».

<sup>17</sup> Ainsi en ξ 175, τὸν ἐπεὶ θρέψαν θεοὶ ἔρνεϊ ἴσον # « une fois que les dieux l'eurent élevé comme un rejeton » (il s'agit de Télémaque).

<sup>18</sup> Sur ce terme, consulter PINAULT (2001 : 87 et 90-98).

<sup>19</sup> Cela dit, les dérivés secondaires en -āx ne fournissent jamais que des adjectifs : il est sans doute plus naturel de poser comme terme de base un adjectif dépréciatif \**uir-āx* « viril, costaud » de date latine (soit le type *aud-āx* « audacieux » et gr. *πλούτ-αξ* « richard »), que d'admettre un étymon i.-e. \**uir-éh<sub>2</sub>* « actions viriles » doté d'un élargissement \*-k- pour former l'abstrait \**uiréh<sub>2</sub>-k-* « force virile » (*pace* PINAULT, 2001 : 96).

<sup>20</sup> La sonorisation de la dorsale \**k* s'explique par l'initiale \**h<sub>3</sub>* du suffixe de Hoffmann (PINAULT, 2001 : 97).

### 3. nouvelle proposition étymologique

#### 3.1. analyse morphologique

Il faut admettre composé privatif i.-e.  $*h_1\mu\acute{i}-h_1r\acute{g}^h-\acute{o}^n$  « non-montée » qui serait un adjectif épïcène du type de gr.  $\nu\eta\phi\omega\nu$  « sobre »<sup>21</sup> (< i.-e.  $*\acute{h}-h_1g^{uh}-\acute{o}^n$  « qui n'a pas bu »). Dans la dérivation nominale, l'emploi d'i.-e.  $*h_1\mu\acute{i}-$  comme préfixe privatif est bien attesté en sanskrit classique : c'est le type skr. cl.  $vi-druma-$  « dépourvu d'arbres ». Pour le traitement phonétique, on peut poser i.-e.  $*h_1\mu\acute{i}-h_1r\acute{g}^h-\acute{o}^n > *h_1\mu\acute{i}-(h_1)r\acute{g}^h-\acute{o}^n > *h_1\mu\acute{i}.r\acute{g}^h-\acute{o}^n$  « vierge », lequel aboutissait à un étymon it. com.  $*\mu\acute{i}r\chi-\acute{o}^n$  « vierge » > pré-lat.  $*\mu\acute{i}r\gamma-\acute{o}^n > \text{lat. } uirg\acute{o}$ . Après sonante, il appert que la *lenis* redevient *fortis*. En l'état, le dossier phonétique implique une resyllabation de date indo-européenne de type i.-e.  $*h_2\mu e h_1\text{-}\acute{n}t\text{-}\acute{o}\text{-} > *h_2\mu e(h_1)\text{-}\acute{n}t\text{-}\acute{o}\text{-} > *h_2\mu e.\text{nt-}\acute{o}\text{-}$  m. « vent » (got. *winds*, lat. *uentus*), qui est en propre le dérivé d'appartenance à *vṛddhi* du participe athématique  $*h_2\mu h_1\text{-}\acute{o}nt\text{-}$ ,  $*\text{-}\acute{n}t\text{-}\acute{e}s$  « rapide ».

La racine sous-jacente serait i.-e.  $*h_1er\acute{g}^h-$  « monter, saillir » (*LIV*<sup>2</sup> : 238), qui ne fournit des formes verbales qu'en anatolien : c'est le hitt. *arkatta* [med. tant.] (<  $*h_1r\acute{g}^h\text{-}t\acute{o}$ ) « il monte », renouvelé en hitt. réc. *arka* (hapax tardif *arki*), en regard du participe présent intransitif *arkant-* « montée » (<  $*h_1r\acute{g}^h\text{-}\acute{o}nt\text{-}$ ). Cette racine archaïque fournit l'assise verbale du nom indo-européen des testicules : gr.  $\acute{o}\rho\chi\iota\varsigma$  (<  $*h_1\acute{o}r\acute{g}^h\text{-}i\text{-}$ ), apparenté à l'arm. arm. *orji-k<sup>c</sup>* [pl. tant.] (<  $*h_1\acute{o}r\acute{g}^h\text{-}\acute{i}\acute{j}\text{-}\acute{o}\text{-}$ ), ainsi qu'au v.-irl. *uirgge* f. « la région des testicules » qui reflète un ancien collectif i.-e.  $*h_1\acute{o}r\acute{g}^h\text{-}\acute{i}\acute{j}\text{-}\acute{e}h_2$  selon WATKINS (1975 : 12). L'av. *arazi* [duel] reflète un étymon i.-e.  $*h_1r\acute{g}^h\text{-}\acute{i}\text{-}h_1$  « les deux testicules »<sup>22</sup>. Cette racine fournit en outre la désignation de l'étalon : lit. *eřžilas* (< i.-e.  $*h_1\acute{o}r\acute{g}^h\text{-}i\text{-}l\acute{o}\text{-}$ ), qui est apparenté au gr.  $\acute{o}\rho\chi\acute{\iota}\lambda\acute{o}\varsigma$  m. « roitelet »<sup>23</sup>. Le védique possède une forme verbale presque toujours attestée au participe : *rghāyánt-* « excité, en rut, pourvu de puissance sexuelle »<sup>24</sup>. Il faut enfin citer le v.-isl. *argr* « homosexuel passif »<sup>25</sup> (< i.-e.  $*h_1\acute{o}r\acute{g}^h\text{-}\acute{o}\text{-}$  « monté »), ainsi que le tokh. B  $\acute{o}erkatstse$  « pourvu de testicules » (< tokh. com.  $*\acute{e}rk\acute{a}ts\acute{e}$  < i.-e.  $*h_1\acute{o}r\acute{g}^h\text{-}i\text{-}\acute{t}\acute{i}\acute{o}\text{-}$ )<sup>26</sup>.

<sup>21</sup> Ancien thème en  $*\text{-on-}$  à en juger par le datif pluriel  $\nu\eta\phi\omega\sigma\iota$  attesté chez Théognis (v. 481 et 627).

<sup>22</sup> En propre, il faut poser un ancien neutre acrostatique médio-patient  $*h_1\acute{o}r\acute{g}^h\text{-}i\text{-}$ ,  $*h_1\acute{e}r\acute{g}^h\text{-}i\text{-}s$  « éjaculat, sperme » à l'origine du masculinatif secondaire  $*h_1\acute{o}r\acute{g}^h\text{-}i\text{-}s$  « organe qui produit le sperme ». Le même processus s'observe peut-être pour le nom de l'ovine : i.-e.  $*h_2\acute{o}\mu\text{-}i\text{-}s$  « pourvu de laine, ovin », qui reflète un prototype médio-patient  $*h_2\acute{o}\mu\text{-}i\text{-}$ ,  $*h_2\acute{e}\mu\text{-}i\text{-}s$  « laine » (<  $*\text{« chose arrachée »}$ ). Le tokh. B  $\acute{a}_i\mu$  « mouton » reflète un étymon aberrant  $*h_2\acute{e}\mu\text{-}i\text{-}$  (PINAULT, 1997 : 190 sqq.). On connaît le cas tout semblable du gr.  $\tau\rho\acute{o}\phi\iota\varsigma$  « épais » qui se développe après Homère, lequel ne connaît guère que le neutre  $\tau\rho\acute{o}\phi\iota$  (<  $*d^hr\acute{o}b^h\text{-}i\text{-}$ ). La formule hom.  $\tau\rho\acute{o}\phi\iota\text{ }k\acute{\alpha}\mu\alpha$  « la vague épaisse » (Λ 307) est en propre un ancien juxtaposé ( $*\text{« le flot, chose épaisse »}$ ).

<sup>23</sup> Noter les anthroponymes myc.  $o\text{-}ki\text{-}ro$  / $\acute{O}\rho\chi\acute{\iota}\lambda\acute{o}\varsigma$ / et  $o\text{-}ko$  / $\acute{O}\rho\chi\omega\nu$ / (GARCIA-RAMON, 2000 : 435-436). Ces termes ne sont pas des noms d'oiseaux employés comme anthroponymes, mais doivent signifier « couillu ».

<sup>24</sup> C'est l'épithète de l'étalon *Dadhikrā*. Il n'est pas nécessaire de supposer un phénomène de *Gutturalwechsel* sur la foi de ce seul terme (pace WATKINS, 1975 : 16). La forme doit être le réarrangement d'un plus ancien  $*r\acute{h}\bar{a}\text{-}y\acute{a}nt\text{-}$  /  $*r\acute{h}\bar{a}\text{-}y\acute{a}m\bar{a}na\text{-}$  (sur qui l'on a forgé  $\nu\acute{r}\acute{s}\bar{a}\text{-}y\acute{a}m\bar{a}na\text{-}$  « en rut » d'après  $\nu\acute{r}\acute{s}\bar{a}$  « mâle »). En propre, il faut admettre un nom d'action  $*h_1\acute{o}r\acute{g}^h\text{-}o\text{-}$  m. « monte, saillie » assorti d'un collectif  $*h_1r\acute{g}^h\text{-}\acute{e}h_2$  « secousses » à l'origine du dénominatif  $*h_1r\acute{g}^h\text{-}eh_2\text{-}\acute{i}\acute{e}\text{-}\acute{o}\text{-}$  « s'agiter » (véd. *rghā-yá-* et r. *ēpžámь* « se trémousser »).

<sup>25</sup> C'est un terme d'injure fort grossier (WATKINS, 1975 : 15), équivalant au fr. *enculé*.

<sup>26</sup> Données chez ADAMS (1999 : 94-95).

### 3.2. parallèles sémantiques : av. réc. $vī^o$ « privé de »

L'avestique récent possède plusieurs composés formés à l'aide du préfixe privatif  $vī-$  « dépourvu de », et qui rappellent le skr. cl.  $vi-druma-$  « dépourvu d'arbres ». On relève ainsi  $*vī.āp-$  « dépourvu d'eau, aride, désertique » ( $\pm$  skr. cl.  $an-ap-a-$ ), ainsi que  $*vī.uruuara-$  « dépourvu de végétation ». Les deux termes sont attestés au superlatif dans le V. 3.15,

*yaṭ aṅhaṭ zəmō aṅhā vī.āpō.təməmca uruuarō.təməmca*  
« l'endroit de cette terre qui soit le plus aride et le plus dénué de plantes »<sup>27</sup>

Il existe un composé av. réc.  $vī.xrūmən̄t-$  « dépourvu de sang » attesté dans le V. 4.30,

*yō narəm vī.xrūmən̄təm x'arəm jaiṅti, kā-hē asti ciθa*  
« Celui qui frappe un homme d'une blessure<sup>28</sup> non-sanglante,  
quelle est sa punition ? »

Plus remarquable encore est le privatif  $vī.juuā-$  « sans vie » conservé dans le fragment Westergaard 4. 3,  $vī.juuāhu paiti tanušu, astvā gaiiō *dāraiiēte$  « dans les corps sans vie<sup>29</sup>, la vie corporelle se maintiendra » (= véd.  $dhārāy-ā-te$ ).

### 3.3. éléments de phraséologie anatolienne

Pour ce verbe  $ark-$  « monter », les textes hittites nous conservent une phraséologie archaïque, ainsi en KBo II 12 II 11-14, I GUD.MAH  $šuppiš[tuwaran] natta=arkanta[n]$  I UDU  $šuppištuwaran natta=arkan[tan] dāi$  « il prend une génisse rituellement pure, non-montée ; il prend une brebis rituellement pure, non-montée ». Il convient de s'aviser que la formule hitt.  $*hāwi- natta=arkant-$  « une brebis non-montée » équivaldrait *mutatis mutandis* au lat.  $ouis uirgō$  « une brebis vierge ». Il faut signaler l'indifférence à la diathèse en KBo II 12 II 11-12 : GUD.MAH  $šuppiš[tuwaran] natta=arkan[tan]$  « un taureau rituellement pur [acc. sg.], qui n'a jamais monté de vache ». Le participe i.-e.  $*h_1r̥g̃h-ónt-$  « montant/montée » (hitt.  $arkant-$ ) est au privatif  $*h_1uí-h_1r̥g̃h-ō^n$  « non-montée » ce que le participe  $*h_1g̃h-ónt-$  (hitt.  $akuwant-$  « bu, qui a bu ») est au privatif  $*h_1g̃h-ō^n$  (gr.  $νήφων$ ).

### 3.4 quel est le statut exact du type i.-e. $*h_1uí-h_1r̥g̃h-ō^n$ ?

Il importe dès lors de préciser les choses : l'étymon i.-e.  $*h_1uí-h_1r̥g̃h-ō^n$  n'a absolument rien à faire avec le type de véd.  $vi-bhv-an-$  « qui se déploie au loin » lequel est formé, en védique-même, sur  $vi-BHŪ-$  « se déployer au loin », et ne représente rien d'ancien. Il convient en outre de séparer les nombreux composés formés à partir du nom des *testicules*,

<sup>27</sup> Il s'agit de l'endroit où il convient d'enterrer un cadavre.

<sup>28</sup> Noter le double accusatif : frapper un homme ( $narəm$ ) d'une blessure ( $x'arəm$ ).

<sup>29</sup> Cf. la glose pehlevie  $apē žīvandakīh$  « dénué de vie ».

ainsi le gr. *ἔν-ορχος* « entier, non-châtré » (< \*« qui a ses testicules ») ou bien le lit. *\*iš-aržas* « dépourvu de testicules » reflété par *iš-arža* « animal châtré, cheval ou cochon châtré »<sup>30</sup>. Le thème en *-on-* du lat. *uirgō* n'a rien à faire non plus avec le suffixe de Hoffmann, qui se prolonge dans le myc. *o-ko /Opχow/*<sup>31</sup>, lequel est du type de *Πίνων* « qui a un gros nez », et ne se compare pas davantage au type de véd. *vi-bhā-van-* « lumineux », f. *vi-bhā-varī*.

C'est un *bahuvrīhi* privatif sur base de substantif, à l'instar du skr. cl. *vi-druma-* et des faits avestiques. Il est envisageable de poser un ancien substantif i.-e. *\*h<sub>1</sub>r̥ĝh-ō<sup>n</sup>* f. « saillie » du type de lat. *carō* f. « portion (de viande), chair » (< *\*(s)kr̥H-ō<sup>n</sup>*), mais on ne peut pas non plus exclure absolument un ancien nom d'agent masculin *\*h<sub>1</sub>r̥ĝh-ō<sup>n</sup>* « monteur » qui serait ainsi du type d'i.-e. *\*h<sub>2</sub>ug-s-ō<sup>n</sup>* « taureau » (cf. véd. *ukṣā*, v.h.a. *ohso*, tokh. B *okso*).

4. *excursus* : faut-il maintenir la loi de KATZ en latin ?

4.1. incidence d'une loi phonétique i.-e. *\*-rĝh-* > lat. *-rb-*

À ce stade de la démonstration, il importe absolument de discuter de la loi phonétique i.-e. *\*-rĝh-* > lat. *-rb-* posée par KATZ (1998), car elle contredit l'hypothèse étymologique d'un étymon i.-e. *\*h<sub>1</sub>uī-h<sub>1</sub>r̥ĝh-ō<sup>n</sup>* « non-montée, vierge » pour rendre compte du lat. *uirgō* « vierge ». Rappelons que ce composé hérité aurait été renouvelé en anatolien au moyen d'un participle privatif *natta=arkant-* « non-montée, vierge »<sup>32</sup> (brebis, génisse).

4.2. analyse alternative de lat. *orbis*, *orbita* et ombr. *urfeta*

Au terme d'une ample démonstration, KATZ (1998 : 209) parvient à démontrer la parenté du lat. *orbis*, *-is* m. « disque, orbe » avec l'étymon i.-e. *\*h<sub>1</sub>órĝh-i-* « testicule » reflété notamment par le gr. *ὄρχις* (sur qui voir supra 3.1.). Il concède que le sens fondamental du lat. *orbis* est *disque, orbe* et jamais *balle* ni *boule* (KATZ, 1998 : 202). De fait, il a beau jeu d'invoquer l'obscurité du dossier étymologique<sup>33</sup> (KATZ, 1998 : 202, n. 50), mais force est de constater que sa démonstration est circulaire : le postulat d'une parenté génétique lui fait controuver ses raisons et produire des lois phonétiques *ad hoc*. De plus, s'il est banal de passer du sens de *balles* ou d'*œufs* à celui de *testicules* (fr. *boules, œufs*, angl. *balls*, all. *Eier*), l'inverse est rarement observé. En propre, le lat. *orbis* doit être une ancienne désignation de *la roue de char*, devenue par suite une désignation générique de tout objet en forme de disque ou de cercle. Il y a un net reflet de ce sens originel : il s'agit du dérivé secondaire *orbita* f. « trace laissée par une roue de char, ornière » (< *\*orbi-t-ā*) dont le parèdre masculin serait *\*orbes, -itis* (< *\*orbi-t-*) « ornière ».

Il faut en rapprocher la racine *\*rebh-* « se mouvoir rapidement » (*LIV*<sup>2</sup> : 496) qui est

<sup>30</sup> Pour l'ensemble des faits baltes et slaves, il faut se référer à KRETOV (1994 : 197-206).

<sup>31</sup> Sur qui voir *supra*, n. 22.

<sup>32</sup> La négation hitt. *natta* reflète un étymon i.-e. *\*no+to* selon KLOEKHORST (2008 : 690).

<sup>33</sup> Pour le dernier état de la question, il faut consulter de VAAN (2008 : 433).

reflétée par le m.h.a. *reben* (< \**rēb<sup>h</sup>-e/o-*) « se mouvoir rapidement », ainsi que le lat. *rabiō* « être furieux » qui reflète indirectement un présent intransitif i.-e. \**r̥b<sup>h</sup>-je/o-* « s'emporter » resyllabé secondairement en \**rāb<sup>h</sup>-je/o-* d'après le degré plein (GARNIER, 2010a : 247). Si la réfection apophonique du système verbal est totalement analogique, en revanche, il y a tout lieu de penser que le véritable *samprasāraṇa* d'une racine \**reb<sup>h</sup>-* serait lat. \**orb-* (< \**r̥b<sup>h</sup>-*). On pourrait ainsi admettre un dérivé primaire i.-e. \**r̥b<sup>h</sup>-í-* m. « rapidité »<sup>34</sup> concrétisé au sens de *roue* (it. com. \**orφ-í-* > pré-lat. \**orβi-* > lat. *orbis*). Pour le sens, il suffit de citer le nom d'action \**rot-éh<sub>2</sub>* f. « action de courir »<sup>35</sup> concrétisé au sens de *roue* (lat. *rota*).

Il convient désormais de faire un sort à l'ombr. *urfeta* [acc. sgl.] (Iib 23) qui est un hapax de sens inconnu, et que KATZ (1998 : 199) rapproche de lat. *orbita* « ornière » en lui attribuant le sens de *testicule*, ce qui est rien moins qu'assuré : parmi plusieurs possibilités, on admet plutôt le sens de *corde*, *lasso* (UNTERMANN, 2000 : 805). Ce terme énigmatique figure dans la formule *urfeta manuve habetu* « que (le prêtre) tienne en main la *urfeta* ». Il s'agit du sacrifice d'un taurillon à Jupiter Sancius. Il n'y a point d'apparence que l'officiant ait jamais porté la main sur les parties génitales d'un jeune taureau avant de l'immoler. Il faut plutôt rapprocher la racine \**uerb<sup>h</sup>-* « entourer, enclore » qui est reflétée par le hitt. *warpa* « enclos » (< \**uórb<sup>h</sup>-o-*) doté d'un dénominatif *warpāi-* « enclore » (MELCHERT, 1984 : 157) et le louv. hiér. *warpi/a* « périmètre, enceinte sacrée du temple » (MELCHERT, 1993 : 260). Selon BRACHET (2004), la locution *urbem condere* « fonder une ville » se superposerait au hitt. *warpa dāi-* « enclore ». On pourrait rétablir pour *urbem condere* (< i.-e. \**ur̥b<sup>h</sup>-ṃ d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>-*) le sens primitif de « délimiter l'enclos, tracer la limite du périmètre ». Il existe en latin un verbe rare et technique *ueruāre* « entourer, enclore »<sup>36</sup> que BRACHET (2004 : 837) rattache à cette même racine i.-e. \**uerb<sup>h</sup>-* « entourer, enclore » en posant un étymon pré-lat. \**uorβ-ā-*<sup>37</sup>. Partant, il est envisageable de poser pour ce verbe archaïque un étymon it. com. \**uorφā-je/ó-* « entourer, ceindre » (< \**uórb<sup>h</sup>-eh<sub>2</sub>-je/ó-*). L'ombr. \**urfeta* f. « lien, corde, lasso, licou » pourrait parfaitement s'inclure au sein de cette famille : on poserait un dérivé secondaire dénominal it. com. \**uorφ-etā* f. « lien, corde » avec vocalisme *o* du type de gr. *τοκετός* m. « enfantement » fondé sur *τόκος* m. « enfant » (VINE, 1998 : 14). La forme serait fondée sur un étymon it. com. \**uóρφ-o-* m. « périmètre, enceinte »<sup>38</sup> (< \**uórb<sup>h</sup>-o-*), cognat du hitt. *warpa-*, et qui serait à it. com. \**uorφ-etā* f. ce que *τόκος* est à *τοκετός*.

Par ailleurs, il existe un terme, fort difficile, mais qui semble bien refléter le

<sup>34</sup> Soit un dérivé du type de véd. *kr̥sí-* f. « agriculture » qui fonctionne nettement comme un collectif au sens d'*ensemble de terres agricoles* (*AiGr.* II, 2 : 298 et 300). MAYRHOFER en rapproche la racine \**k<sup>h</sup>els-* « labourer » (*EWAia* I : 319). Il faut donc admettre un étymon i.-e. \**k<sup>h</sup>̥s-i-* f. « ensemble de terres cultivées » (sans doute primitivement de flexion hystérocinétique).

<sup>35</sup> La racine \**ret-* « courir » (*LIV*<sup>2</sup> : 507) est directement reflétée par le v.-irl. *reithid*, °*reith* (< \**rét-e/o-*).

<sup>36</sup> P.-Fest., p. 515 L : *ueruat circumdat* « *ueruāre* signifie 'entourer' » (il existe aussi un doublet *uruāre*).

<sup>37</sup> La principale difficulté étant d'expliquer le reflet par *-u-* d'un ancien \**b<sup>h</sup>*, au lieu du *-b-* attendu dans la langue standard, mais l'auteur évoque, à bon droit, le cas tout semblable du lat. *uulua* f. « vulve » (< it. com. \**g<sup>h</sup>olφā*). Il est du reste possible que le graphème *-u-* note ici une spirante /β/, non /w/ (BRACHET, 2004 : 838, n. 57).

<sup>38</sup> Notons qu'en regard du hitt. *warp-* « entourer, enclore », l'itératif *warp-išk-* signifie très précisément « enrouler un fil de laine sur un fuseau, ou bien autour d'une pointe de flèche » (RIEKEN, 1999 : 205).

traitement d'une séquence it. com. \*-rǵ- (< i.-e. \*-rǵ<sup>h</sup>-) dans le domaine sabellique : il s'agit de l'épithète osque *verehasiúí* [dat. sgl.] (TA A 11) qui se rapporte à Jupiter (*diúveí*). La forme est évincée par KATZ (1998 : 209, n. 72), mais il semble néanmoins possible d'en rapprocher la racine i.-e. \**uerǵ<sup>h</sup>*- « enclore, clôturer ». Sur la foi de l'épiclèse grecque de Ζεὺς Ἐρκεῖος « Zeus protecteur de la maison »<sup>39</sup> (dont l'autel était placé dans la cour)<sup>40</sup>, il paraît permis de reconstruire une désignation de l'*enclos* : it. com. \**uerǵ-o-m* n. (< i.-e. \**uérǵ<sup>h</sup>-o-m*) ou bien un collectif it. com. \**uerǵ-ā* f. « intérieur de la propriété, cour » (lat. *conseptum*) pour rendre compte du dérivé d'appartenance it. com. \**uerǵ-āsijō-* « de la maison, domestique ». Le thème proto-sab. \**verh-* aboutissait en osque à \**vereh-* avec une banale anaptyxe.

## 5. conclusion

Au terme de cette étude, il paraît désormais possible de pouvoir proposer un étymon i.-e. \**h<sub>1</sub>uí-h<sub>1</sub>rǵ<sup>h</sup>-ō<sup>n</sup>* « non-montée » (± hitt. *natta=arkant-*) pour rendre compte du lat. *uirgō* « vierge ». Cette étymologie permet de faire un sort à la loi phonétique i.-e. \*-rǵ<sup>h</sup>- > lat. -rb- posée par KATZ (1998)<sup>41</sup>. Cette loi semble fort n'être qu'une pétition de principe, et ne résiste pas à l'étude des données sabelliennes, qu'il s'agisse du terme ombrien *urfeta* f. « lasso » (< it. com. \**uorǵ-etā* f. « lien, corde ») ou bien de l'osque *verehasiúí* [dat. sgl.] « domestique » (< it. com. \**uerǵ-āsijō-* « de la maison, de la cour »). Bien qu'il n'ait point conservé le terme hérité pour le nom des *testicules* (i.-e. \**h<sub>1</sub>órǵ<sup>h</sup>-i-*), le latin posséderait une trace indirecte de la racine \**h<sub>1</sub>erǵ<sup>h</sup>*- « monter, saillir » dans le terme *uirgō* « vierge », qui est en propre un *bahuvrīhi* privatif en \**h<sub>1</sub>uí-*, à l'instar du skr. cl. *vi-druma-* « dénué d'arbres » et de l'av. réc. \**vī.āp-* « dépourvu d'eau, aride ».

## 6. bibliographie

- ADAMS D.Q. (1999), *A Dictionary of Tocharian B*, Amsterdam·Atlanta, 1999.
- ADAMS J.N. (1982), *The Latin sexual Vocabulary*, The Johns Hopkins University Press, Baltimore, 1982.
- BRACHET J.-P. (2004), « Les fondements indo-européens de lat. *urbem condere* », *Latomus* 63/4, pp. 825-840.
- GARCIA-RAMON (2000), « Anthroponymica Mycenæa : 1. Mykenisch *o-ki-ro*, alph.gr. ὄρχίλος. 2. Mykenisch *da-te-wa* /Dāitēwās/ und e-u-da-i-ta, alph.gr. Δαίτας, Πανδαίτης », *Minos* 35, 2000, pp. 431-442.
- GARNIER R.,

<sup>39</sup> Rapprochement ancien signalé par UNTERMANN (2000 : 841).

<sup>40</sup> Mentionné chez Sophocle (*Ant.*, v. 487) et chez P.-Fest., p. 89 L : *Iupiter Hercius intra conseptum domus cuiusque colebatur, quem etiam Penetralem appellabant*. « On rendait un culte à Jupiter Hercius dans la cour de chaque demeure, et on lui donnait aussi le nom de *Penetralis* 'placé au cœur de la maison' ».

<sup>41</sup> Rappelons, pour mémoire, qu'un tel postulat conduit l'auteur à des étymologies peu convaincantes, ainsi le lat. *urbs* f. « ville » qu'il rapproche du nom de la citadelle (i.-e. \**b<sup>h</sup>rǵ<sup>h</sup>-i-*) en admettant un schéma évolutif assez peu vraisemblable *urbs* < \**orbs* < \**borbs* tiré de la locution \**em=borbi* < \**en borbi* < \**en forfi* < \**en b<sup>h</sup>rǵ<sup>h</sup>-i*. (KATZ, 1998 : 206). De surcroît, *urbs* ne veut jamais dire « citadelle » (c'est *arx* qui revêt cette acception). L'hypothèse de BRACHET (2004 : 834) d'un nom-racine \**urfb<sup>h</sup>-* f. « périmètre » est plus satisfaisante.

- (2010a), *Sur le vocalisme du verbe latin : étude synchronique et diachronique*, Innsbruck, IBS 134, 2010.
- (2010b), « *Tum mihi prīma genās* : Phraséologie et étymologie du lat. *pūbēs* », *HS* 123, 2010, pp. 181-211.
- KATZ J. (1998), « Testimonia Ritus Italici : Male Genitalia, Solemn Declarations, and a new Latin Sound Law », *Harvard Studies in Classical Philology*, Vol. 98 (1998), pp. 183-217.
- KLINGENSCHMITT G. (1992), « Die lateinische Nominalflexion », in *Latein und Indogermanisch. Akten des Kolloquiums der Indogermanischen Gesellschaft, Salzburg, 23.-26. September 1986*, hrsg. von Oswald Panagl und Thomas Lindner, Innsbruck, IBS 64, 1992, pp. 89-135.
- KLOEKHORST A. (2008), *The Hittite Inherited Lexicon*, Leiden 2008.
- KRETOV A. (1994), « Baltijskije i slavjanskije prodoženija i.-e. \*orġh-. Stat'ja I: lit. išarža i prasl. \*kǝnorzǝ », *Linguistica Baltica* 3, 1994, pp. 197-206.
- LEUMANN M. (1977), *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München 1977.
- MAYRHOFER M., (1992-2001, 3 vol., I à III), *Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen*, Heidelberg 1992-2001 (abrév. *EWAia*).
- MEILLET A. (1935), « Sur le représentant arménien *ur, ul*, d'anciennes sonantes voyelles », *BSL* 36/1, 1935, pp. 121-123.
- MEYER-LÜBKE W. (1935), *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, 6., unveränderte Auflage, Heidelberg 1992 (abrév. *ML*).
- MELCHERT C.,
- (1984), *Studies in Hittite Historical Phonology*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, *Ergänzungshefte zur Zeitschrift für Vergleichende Sprachforschung* Nr. 32., 1984.
- (1993), *Cuneiform Luvian Lexicon*, *Lexica Anatolica Volume 2*, Chapel Hill, N. C., 1993.
- PINAULT G.-J.
- (1997), « Terminologie du petit bétail en tokharien », *SEC* 2, 1997, pp. 175-218.
- (2001), « Le type latin *uorāgō* : un reflet d'un suffixe indo-européen », *Glotta* 78, pp. 85-109, 2001 [2002].
- RIX H. (2001<sup>2</sup>), *Lexikon der Indogermanischen Verben, Die Wurzeln und ihre Primärstammbildungen, Unter Leitung von H. Rix, bearbeitet von Martin Kümmel, Thomas Zehnder, Reiner Lipp, Brigitte Schirmer* (abrév. *LIV*<sup>2</sup>), Wiesbaden 2001<sup>2</sup>.
- RIEKEN E. (1999), *Untersuchungen zur nominalen Stammbildung des Hethitischen*, Wiesbaden, 1999.
- UNTERMANN J. (2000), *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, Heidelberg 2000.
- de VAAN (2008), *Etymological Dictionary of Latin and the Other Italic Languages*, Leiden 2008.
- VINE B.,
- (1993), *Studies in Archaic Latin Inscriptions*, Innsbruck, IBS 75, 1993.
- (1998), *Æolic ὄρπετον and Deverbative \*-etó- in Greek and Indo-European*,

Innsbruck, *IBS, Vorträge und Kleinere Schriften* 71, 1998.

- (1999), « A note on the Duenos inscription », *UCLA Indo-European Studies* 1, 1999, pp. 293-305.

- WACKERNAGEL J.–DEBRUNNER A. (1896-1954, I à IV), *Altindische Grammatik*, (5 vol. : I *Lautlehre*, II, 1, *Wortlehre*, II, 2, *Die Nominalsuffixe*, III, *Nominalflexion*, IV, *Verbum und adverbium*), Göttingen 1896-1954, nouvelle édition de 1957, avec introduction générale par L. Renou, 125 pp. (abrég. *AiGr.*).

- WALDE A.–HOFMANN J. B. (1938-1956, 2 vol., I et II), *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 2 vol., Heidelberg, réédition : 1965-1972<sup>4</sup> (abrég. *WH*).

- WATKINS C., (1975), « La famille indo-européenne de grec ὄρχις : linguistique, poétique et mythologie », *BSL* 70/1, 1975, pp. 11-25.

**Abstract :** The following paper is intended to explain the etymology of Lat. *uirgō* « virgin », which serves both as adjective and substantive. There is a synchronic opposition in Latin between *uirgō* and *mulier* « woman », the last of which clearly alludes to sexuality, in such a locution as *mulierem reddere* « to make someone a woman ». According to the Hittite formula *natta=arkant-* « not-covered, unmounted », which is used for sheep and cows, this puzzling Latin word could be accounted for by a PIE privative compound  $*h_1u\acute{i}-h_1r\hat{g}^h-\bar{o}^n$  « not-covered, unmounted ». This inherited vocable would eventually belong to the PIE root  $*h_1er\hat{g}^h-$  « to mount, cover » which is likely to have been used by cattle-breeders.